

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Bertrand et Raton, ou l'art de conspirer

Scribe, Eugène

Genève, 1834

Akt I

[urn:nbn:de:bsz:31-90297](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90297)

BERTRAND ET RATON.



ACTE PREMIER.

Une salle du palais du roi Christian, à Copenhague. — A gauche, les appartemens du roi; à droite, ceux de Struensée.

SCENE PREMIERE.

KOLLER, *assis à droite; du même côté*, DES GRANDS DU ROYAUME, DES MILITAIRES, DES EMPLOYÉS DU PALAIS, DES SOLLICITEURS, *avec des pétitions à la main, attendant le réveil de Struensée.*

KOLLER, *regardant à gauche.*

Quelle solitude dans les appartemens du roi! (*Regardant à droite.*) Et quelle foule à la porte du favori!... En vérité, si j'étais poète satirique, ce serait une belle place que la mienne, capitaine des gardes dans un palais où un médecin est premier ministre, où une femme est roi, et où le roi n'est rien! Mais patience!... (*prenant un journal qui est sur la table à côté de lui.*) Quoi qu'en dise la Gazette de la cour qui trouve cette combinaison admirable... (*Lisant bas*) Ah! ah! encore un nouvel édit.... (*Lisant.*) « Copenhague, 14 janvier 1772.

« Nous Christian VII , par la grace de Dieu roi de Danemarck
 » et de Norwège , avons confié par les présentes à son excel-
 » lence le comte Struensée , premier ministre et président du
 » conseil , le sceau de l'état , ordonnant que tous les actes éma-
 » nés de lui soient valables et exécutoires dans tout le royaume
 » sur sa seule signature , même quand la nôtre ne s'y trouve-
 » rait pas ! » Je conçois alors les nouveaux hommages qui ce
 matin entourent le favori , le voilà roi de Danemarck ; l'autre
 a tout-à-fait abdiqué ; car , non content d'enlever à son sou-
 verain son autorité , son pouvoir , sa couronne , Struensée ose
 encore.... Allons , l'usurpation est complète. (*Entre Berghen.*)
 Ah ! c'est vous , mon cher Berghen.

BERGHEN.

Oui , colonel. Vous voyez quelle foule dans l'antichambre !

KOLLER.

Ils attendent le réveil du maître.

BERGHEN.

Qui du matin jusqu'au soir est accablé de visites.

KOLLER.

C'est trop juste ! il en a tant fait autrefois , quand il était
 médecin , qu'il faut bien qu'on lui en rende à présent qu'il est
 ministre. Vous avez lu la Gazette de ce matin ?

BERGHEN.

Ne m'en parlez pas ! Tout le monde en est révolté ; c'est
 une horreur , une infamie.

UN HUISSIER , *sortant de l'appartement à droite.*

Son excellence le comte Struensée est visible.

BERGHEN , à Koller.

Pardon !

Il s'élançe vivement avec la foule et entre dans l'appartement à droite.

KOLLER.

Et lui aussi ! il va solliciter ! Voilà les gens qui obtiennent
 toutes les places , tandis que nous autres nous avons beau nous

mettre sur les rangs.... aussi, morbleu! plutôt mourir que de rien leur devoir! je suis trop fier pour cela. On m'a refusé quatre fois, à moi, le colonel Koller, ce grade de général que je mérite, je puis le dire, car voilà dix ans que je le demande; mais ils s'en repentiront, ils apprendront à me connaître, et ces services qu'ils n'ont pas voulu acheter, je les vendrai à d'autres. (*Regardant au fond du théâtre.*) C'est la reine-mère, Marie-Julie; reine douairière, à son âge! c'est de bonne heure, c'est terrible, et plus que moi encore elle a raison de leur en vouloir.

SCÈNE II.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE.

Ah! c'est vous Koller.

Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.

KOLLER.

Ne craignez rien, madame, nous sommes seuls; ils sont tous en ce moment aux pieds de Struensée ou de la reine Mathilde.... Avez-vous parlé au roi?

LA REINE.

Hier, comme nous en étions convenus; je l'ai trouvé seul, dans un appartement retiré, triste et pensif; une grosse larme coulait de ses yeux, il caressait cet énorme chien son fidèle compagnon, le seul de ses serviteurs qui ne l'ait pas abandonné! — Mon fils, lui ai-je dit, me reconnaissez-vous? — Oui, m'a-t-il répondu, vous êtes ma belle-mère.... non, non, a-t-il ajouté vivement, mon amie, ma véritable amie; car vous me plaignez! vous venez me voir, vous!... Et il m'a tendu la main avec reconnaissance.

KOLLER.

Il n'est donc pas, comme on le dit, privé de la raison?

LA REINE.

Non, mais vieux avant l'âge, usé par les excès de tout

genre, toutes ses facultés semblent anéanties ; sa tête est trop faible pour supporter ou le moindre travail ou la moindre discussion ; il parle avec peine , avec effort ; mais en vous écoutant , ses yeux s'animent et brillent encore d'une expression singulière ; en ce moment ses traits ne respiraient que la souffrance et il me dit avec un sourire douloureux : Vous le voyez, mon amie , ils m'abandonnent tous... et Mathilde que j'aimais tant , Mathilde , ma femme , où est-elle ?

KOLLER.

Il fallait profiter de l'occasion , lui faire connaître la vérité.

LA REINE.

C'est ce que j'ai fait avec ménagement , avec adresse ; lui rappelant successivement le temps de son voyage en Angleterre et en France , à la cour de Georges et de Louis XV, lorsque Struensée, l'accompagnant comme médecin, gagna d'abord sa confiance et son amitié ; puis je lui ai montré plus tard , à son retour en Danemarck , présenté par lui à la jeune reine et pendant la longue maladie de son fils admis dans son intimité , la voyant à toute heure. Je lui ai peint une princesse de dix-huit ans , écoutant sans défiance les discours d'un homme jeune, beau , aimable , ambitieux ; ne prenant bientôt que lui pour guide et pour conseil ; se jetant par ses avis dans le parti qui demandait la réforme , et plaçant enfin à la tête du ministère ce même Struensée , parvenu audacieux , favori insolent , qui par les bontés de son roi et de sa souveraine élevé successivement au rang de gouverneur du prince royal , de conseiller , de comte , de premier ministre enfin , osait maintenant , parjure à la reconnaissance et à l'honneur , oublier ce qu'il devait à son bienfaiteur et à son roi , et ne craignait pas d'outrager la majesté du trône... A ce mot , un éclair d'indignation a brillé dans les yeux du monarque déchu , sa figure pâle et souffrante s'est animée d'une subite rougeur ; puis avec une force dont je ne l'aurais pas cru capable , il a appelé , il s'est écrié : La reine !... la reine !... qu'elle vienne ! je veux lui parler !

KOLLER.

O ciel !

LA REINE.

Quelques instans après a paru Mathilde, avec cet air que vous lui connaissez... cet air d'amazone... la tête haute, le regard superbe et laissant tomber sur moi un sourire de triomphe et de dédain. Je suis sortie et j'ignore quelles armes elle a employées pour sa défense; mais ce matin elle et Struensée sont plus puissans que jamais; et cet édit qu'elle a arraché au faible monarque, cet édit que publie aujourd'hui la gazette royale, donne au premier ministre, à notre ennemi mortel, toutes les prérogatives de la royauté...

KOLLER.

Pouvoir dont Mathilde va se servir contre vous, et je ne doute pas que dans sa vengeance...

LA REINE.

Il faut donc la prévenir. Il faut aujourd'hui même... (*S'arrêtant.*) Qui vient là?

KOLLER, regardant au fond.

Des amis de Struensée! le neveu du ministre de la marine, Frédéric de Gœlher... puis M. de Falkenskiold, le ministre de la guerre; sa fille est avec lui!

LA REINE.

Une demoiselle d'honneur de la reine Mathilde... Silence devant elle!

SCÈNE III.

GÆLHER, CHRISTINE, FALKENSKIOLD, LA REINE,
KOLLER.

GÆLHER, entrant en donnant la main à Christine.

Oui, mademoiselle, je dois accompagner la reine dans sa promenade; une cavalcade magnifique! et si vous voyez comme sa majesté se tient à cheval... c'est une princesse bien remarquable... ce n'est pas une femme!...

LA REINE, à Koller.

C'est un colonel de cheveau-légers.

BERTRAND ET RATON ,
CHRISTINE, à *Falkenskiold*.

La reine-mère ! (*Elle salue, ainsi que son père et Gælher.*)
Je me rendais chez vous , madame.

LA REINE, avec étonnement.

Chez moi !

CHRISTINE.

J'avais auprès de votre majesté une mission...

LA REINE.

Dont vous pouvez vous acquitter ici.

FALKENSKIELD.

Je vous laisse , ma fille ; j'entre chez le comte de Struensée... chez le premier ministre.

GÆLHER.

Je vous suis ; je vais lui présenter mes hommages et ceux de mon oncle qui est ce matin légèrement indisposé.

FALKENSKIELD.

Vraiment !

GÆLHER.

Oui ; hier soir il avait accompagné la reine Mathilde sur son yacht royal... et la mer lui a fait mal.

LA REINE.

A un ministre de la marine !

GÆLHER.

Ce ne sera rien.

FALKENSKIELD, apercevant Koller.

Ah ! bonjour , colonel Koller ; vous savez que je me suis occupé de votre demande.

LA REINE, bas à Koller.

Vous leur demandiez...

KOLLER, de même.

Pour éloigner leurs soupçons.

FALKENSKIELD.

Il n'y a pas moyen dans ce moment, la reine Mathilde nous avait recommandé un jeune officier de dragons...

GÆLHER.

Charmant cavalier, qui au dernier bal a dansé la hongroise l'une manière ravissante.

FALKENSKIELD.

Mais plus tard nous verrons; il est à croire que vous serez de la première promotion de généraux, en continuant à nous servir avec le même zèle...

LA REINE.

Et en apprenant à danser!

FALKENSKIELD, *souriant.*

Sa majesté est ce matin d'une humeur charmante!... elle partage, je le vois, la satisfaction que nous donne à tous la nouvelle faveur de Struensée... J'ai l'honneur de lui présenter mes respects.

Il entre à droite avec Gælher.

SCENE IV.

CHRISTINE, LA REINE, KOLLER.

LA REINE, *à qui Koller a approché un fauteuil à droite.*

Eh bien! mademoiselle, parlez... Vous veniez...

CHRISTINE.

De la part de la reine...

LA REINE.

De Mathilde!... (*Se tournant vers Koller.*) Qui déjà sans doute dans sa vengeance...

CHRISTINE.

Vous invite à vouloir bien honorer de votre présence le bal qu'elle donne demain soir en son palais...

LA REINE, *étonnée.*

Moi!... (*Cherchant à se remettre.*) Ah!... il y a demain à la cour... un bal...

CHRISTINE.

Qui sera magnifique.

LA REINE.

Sans doute pour célébrer aussi son nouveau triomphe... Et elle m'invite à y assister!

CHRISTINE.

Que répondrai-je, madame?

LA REINE.

Que je refuse!

CHRISTINE.

Et pour quelles raisons!

LA REINE, *se levant.*

Eh! mais, ai-je besoin de vous les dire! Quiconque se respecte et n'a pas encore renoncé à sa propre estime, peut-il approuver par sa présence le scandale de ces fêtes, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances?... Ma place n'est pas où président Mathilde et Struensée, ni la vôtre non plus, mademoiselle, et vous vous en seriez aperçu déjà si, en vous laissant dans l'intérêt de son ambition comme demoiselle d'honneur dans une pareille cour, M. de Falkenskiöld votre père ne vous avait ordonné sans doute de baisser les yeux et de ne rien voir!

CHRISTINE.

J'ignore, madame, qui peut motiver la sévérité et la rigueur dont paraît s'armer votre majesté.... Je n'entrerai point dans une discussion à laquelle mon âge et ma position me rendent étrangère.... Soumise à mes devoirs, j'obéis à mon père, je respecte ma souveraine, je n'accuse personne; et si l'on m'accuse, je laisserai à ma seule conduite le soin de me défendre! (*Faisant la révérence.*) Pardon, madame.

LA REINE.

Eh quoi! me quitter déjà pour courir auprès de votre reine?

CHRISTINE.

Non, madame.... mais d'autres soins....

LA REINE.

C'est juste... je l'oubliais ; je sais qu'il y a aujourd'hui aussi une fête chez votre père ; il y en a partout. Un grand dîner, je crois, où doivent assister tous les ministres ?

CHRISTINE.

Oui, madame.

KOLLER.

Dîner politique !

LA REINE.

Qui a aussi un autre but ; vos fiançailles...

CHRISTINE, *troublée.*

O ciel !

LA REINE.

Avec Frédéric de Gœlher que nous venons de voir, le neveu du ministre de la marine... Est-ce que vous l'ignoriez ? Est-ce que je vous l'apprends ?

CHRISTINE.

Oui, madame.

LA REINE.

J'en suis désolée... car cette nouvelle a vraiment l'air de vous contrarier.

CHRISTINE.

En aucune façon, madame ; mon devoir et mon plus ardent désir seront toujours d'obéir à mon père.

Elle fait la révérence et sort.

SCÈNE V.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE, *la regardant sortir.*

Vous l'avez entendue, Koller... ce soir à l'hôtel du comte de Falkenskiold... Ce dîner où doivent se trouver réunis et

Struensée et tous ses collègues , c'est ce que j'allais vous apprendre quand on est venu nous interrompre.

KOLLER.

Eh bien ! qu'importe ?

LA REINE , *à demi-voix.*

Ce qu'il importe !... C'est le ciel qui nous livre ainsi tous nos ennemis à la fois. Il faut nous en emparer ou nous en défaire !

KOLLER.

Que dites-vous ?

LA REINE , *de même.*

Le régiment que vous commandez est cette semaine de garde au palais, et les soldats dont vous pouvez disposer suffisent pour une pareille expédition , qui ne demande que de la promptitude et de la hardiesse.

KOLLER.

Vous croyez...

LA REINE.

D'après ce que j'ai vu hier , le roi est trop faible pour prendre aucun parti , mais il approuvera tous ceux qu'on aura pris. Une fois Struensée renversé , les preuves ne manqueront pas contre lui et contre la reine. Mais renversons-le ! ce qui est facile , si j'en crois cette liste que vous m'avez confiée et que je vous rends ! C'est le seul moyen de ressaisir le pouvoir , d'arriver à la régence et de gouverner sous le nom de Christian VII.

KOLLER , *prenant le papier.*

Vous avez raison , un coup de main , c'est plus tôt fait ; cela vaut mieux que toutes les menées diplomatiques auxquelles je n'entends rien. Dès ce soir je vous livre les ministres morts ou vifs... Point de grâce ; Struensée d'abord , Gælher , Falkenskiold et le comte Bertrand de Rantzau !..

LA REINE.

Non , non , je demande qu'on épargne celui-ci.

KOLLER.

Lui moins que tout autre , car je lui en veux personnelle-

ment ; ses plaisanteries continuelles contre les militaires qui ne sont pas soldats et qui gagnent leurs grades dans les bureaux, ces intrigans en épauettes, comme il les appelle....

LA REINE.

Que vous importe ?

KOLLER.

C'est moi qu'il désigne par-là, je le sais, et je m'en vengerai.

LA REINE.

Pas maintenant !... Nous avons besoin de lui ! il nous est nécessaire pour nous rallier le peuple et la cour. Son grand nom, sa fortune, ses talens personnels, peuvent seuls donner de la consistance à notre parti... qui n'en a pas ; car tous les noms que vous m'avez donnés là sont sans influence au dehors, et il ne suffit pas de renverser Struensée, il faut prendre sa place ; il faut s'y maintenir surtout.

KOLLER.

Je le sais!. Mais chercher des alliés parmi nos ennemis...

LA REINE.

Rantzau ne l'est pas, j'en ai des preuves ; il aurait pu me perdre, il ne l'a pas fait, et souvent même il m'a avertie indirectement des dangers auxquels mon imprudence allait m'exposer ; enfin je suis certaine que Struensée, son collègue, le redoute et voudrait s'en défaire, que lui de son côté déteste Struensée, qu'il le verrait avec plaisir tomber du rang qu'il occupe ; et de là à nous y aider... il n'y a qu'un pas.

KOLLER.

C'est possible ; mais je ne peux pas souffrir ce Bertrand de Rantzau ; c'est un malin petit vieillard qui n'est l'ennemi de personne, c'est vrai, mais il n'a d'ami que lui. S'il conspire, c'est à lui tout seul et à son bénéfice ; en un mot, un conspirateur égoïste avec lequel il n'y a rien à gagner, et partant rien à faire.

LA REINE.

C'est ce qui vous trompe... (*Regardant vers la coulisse à*

gauche.) Tenez, le voyez-vous dans cette galerie, causant avec le grand-chambellan ? il se rend sans doute au conseil ; laissez-nous ; avant de l'attirer dans notre parti , avant de lui rien découvrir de nos projets , je veux savoir ce qu'il pense.

KOLLER.

Vous aurez de la peine !... En tout cas je vais toujours répandre dans la ville des gens dévoués qui prépareront l'opinion publique. Herman et Christian sont des conspirateurs secondaires qui s'y entendent à merveille ; pour cela il ne s'agit que de les payer... Je l'ai fait, et maintenant à ce soir ; comptez sur moi et sur le sabre de mes soldats... En fait de conspiration , c'est ce qu'il y a de plus positif.

Il sort par le fond en saluant Rantzaü qui entre par la gauche.

SCENE VI.

LE COMTE DE RANTZAU , LA REINE.

LA REINE , à *Rantzaü* qui la salue.

Et vous aussi, monsieur le comte , vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très-puissant et très-heureux collègue...

RANTZAU.

Et qui vous dit, madame , que je n'y viens pas pour faire ma cour à votre majesté ?

LA REINE.

C'est généreux... c'est digne de vous, du reste, au moment où plus que jamais je suis en disgrâce... où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU.

Croyez-vous qu'on l'oserait ?

LA REINE.

Eh ! mais, c'est à vous que je le demanderai ; vous, Bertrand de Rantzaü, ministre influent... vous, membre du conseil.

RANTZAU.

Moi ! j'ignore ce qui s'y passe... je n'y vais jamais. Sans désirs , sans ambition , n'aspirant qu'à me retirer des affaires , que voulez-vous que j'y fasse ? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudens... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE.

Vous qui prétendiez ne rien savoir... vous connaissez donc...

RANTZAU.

Ce qui s'est passé hier chez le roi... certainement ; et convenez que c'était une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui prouver... Mais en pareil cas un bourgeois lui-même , un bourgeois de Copenhague ne le croirait pas ! et vous espérez le persuader à un front couronné !... Votre majesté devait avoir tort.

LA REINE.

Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian , à un roi malheureux !... Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traîtres !

RANTZAU.

Et qu'on n'y réussit pas... oui, madame.

LA REINE, *avec mystère.*

Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui ?

RANTZAU, *souriant.*

Mon appui ! à moi... qui en pareil cas , au contraire , réclamerais le vôtre.

LA REINE, *avec force.*

Il vous serait assuré , je vous le jure... M'en jurerez-vous autant , je ne dis pas avant , mais après le danger ?

RANTZAU.

Vraiment !... Il y en a donc ?

LA REINE.

Puis-je me fier à vous ?

RANTZAU.

Eh! mais... il me semble que je possède déjà quelques secrets qui auraient pu perdre votre majesté, et que jamais...

LA REINE, *vivement.*

Je le sais. (*A demi-voix.*) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskiold, un grand dîner où assisteront tous vos collègues?..

RANTZAU.

Oui, madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, *avec mystère.*

Eh bien! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, *la regardant avec finesse.*

Ah! vous vous méfiez du dîner... il ne vaudra rien.

LA REINE.

Oui... que cela vous suffise.

RANTZAU, *souriant.*

Des demi-confidences! Prenez garde! je peux trahir quelquefois les secrets que je devine... jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE.

Vous avez raison; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskiold, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, *d'un air d'incrédulité.*

D'eux-mêmes et sans chef?

LA REINE.

Koller les commande; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant: Les traîtres ne sont plus! vive le roi! vive Marie-Julie! De là nous marchons au palais où, si vous nous secondez, le

roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente, et dès demain c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemarck... Voilà mon plan, mes desseins; vous les connaissez; voulez-vous les partager?

RANTZAU, *froidement.*

Non, madame; je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à votre majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE.

Vous me refusez, vous, qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais...

RANTZAU.

Pour conspirer!... Votre majesté avait grand tort.

LA REINE.

Et pour quelles raisons?

RANTZAU, *cherchant ses mots.*

Tenez... à vous parler franchement...

LA REINE.

Vous allez me tromper.

RANTZAU, *froidement.*

Non; dans quel but? depuis long-temps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient étaient très-rarement ceux qui en profitaient; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit!... pourquoi, je vous le demande?

LA REINE.

Pour arriver au premier rang; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous renverser...

Oui... je sais à n'en pouvoir douter que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU.

C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (*Souriant.*) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens ; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire !... A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée ; c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée sédentaire n'est jamais sortie du fourreau ; un agent d'intrigues qui a vendu tout ceux qui l'ont acheté...

LA REINE.

Vous en voulez à Koller !

RANTZAU.

Moi !... je n'en veux à personne... mais je me dis souvent : Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus... c'est son état ! mais qu'un militaire, qui par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard !... Un militaire qui trahit, un traître en uniforme... c'est la pire espèce de toutes ! et dès aujourd'hui peut-être vous-même vous repentirez-vous de vous être fiée à lui.

LA REINE.

Qu'importent les moyens si l'on arrive au but ?

RANTZAU.

Mais vous n'y arriverez pas ! On ne verra là-dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que par suite de cette discussion de famille, monsieur Koller obtienne une belle place ? qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part ? Il faut, pour qu'un pareil mouvement

soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui ; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu... qu'on le lui persuade du moins ! Alors il se lèvera , alors vous n'aurez qu'à le laisser faire ; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation... on peut susciter des troubles, des complots , on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions !... c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE.

Eh bien ! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour , je me serai vengée du moins de tous mes ennemis.

RANTZAU, *souriant.*

En vérité ! Eh bien ! voilà encore ce qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice ; et moi qui vous parle, moi qui déteste les conspirations et qui par conséquent ne conspirerai pas... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur... je déclare ici à votre majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE.

Que voulez-vous dire ?

RANTZAU.

Voici du monde !...

SCÈNE VII.

RANTZAU, LA REINE, ÉRIC, *paraissant à la porte du fond et causant avec les huissiers de la chambre.*

LA REINE.

Eh ! mais ! c'est le fils de mon marchand de soieries, monsieur Eric Burkenstaf... Approchez... approchez... que me

voulez-vous? parlez sans crainte! (*Bas à Rantzau.*) Il faut bien essayer à se rendre populaire!

ÉRIC.

J'ai accompagné au palais mon père qui apportait des étoffes à la reine Mathilde, ainsi qu'à vous, madame; et pendant qu'il attend audience... je venais... c'est bien téméraire à moi... solliciter de votre majesté une faveur...

LA REINE.

Et laquelle?

ÉRIC.

Ah!... je n'ose... c'est si terrible de demander... surtout lorsqu'ainsi que moi l'on n'a aucun droit!

RANTZAU.

Voilà le premier solliciteur que j'entende parler ainsi; et plus je vous regarde, plus il me semble, jeune homme, que nous nous sommes déjà rencontrés.

LA REINE.

Dans les magasins de son père... au 'Soleil-d'Or... Raton Burkenstaf... le plus riche négociant de Copenhague.

RANTZAU.

Non... ce n'est pas là... mais dans les salons de mon farouche collègue, M. de Falkenskiold, ministre de la guerre...

ÉRIC.

Oui, monseigneur... j'ai été pendant deux ans son secrétaire particulier; mon père l'avait voulu; mon père, par ambition pour moi, avait obtenu cette place par le crédit de mademoiselle de Falkenskiold qui venait souvent dans nos magasins, et au lieu de me laisser continuer son état qui m'aurait mieux convenu sans doute...

RANTZAU, *l'interrompant.*

Non pas! car j'ai plus d'une fois entendu M. de Falkenskiold lui-même, qui est difficile et sévère, parler avec éloge de son jeune secrétaire.

ÉRIC, *s'inclinant.*

Il est bien bon ! (*Froidement.*) Il y a quinze jours qu'il m'a destitué, qu'il m'a renvoyé de ses bureaux et de son hôtel.

LA REINE.

Et pourquoi donc ?

ÉRIC, *froidement.*

Je l'ignore. Il était le maître de me congédier, il a usé de son droit, je ne me plains pas. C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, qu'on ne lui doit même pas compte des affronts qu'on lui fait. Mais je voudrais seulement...

LA REINE.

Une autre place... on vous la doit.

RANTZAU, *souriant.*

Certainement, et puisque le comte a eu la maladresse de se priver de vos services... Nous autres diplomates profitons volontiers des fautes de nos collègues, et je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui.

ÉRIC, *vivement.*

Ah ! monseigneur, ce serait retrouver cent fois plus que je n'ai perdu ; mais je ne suis pas assez heureux pour pouvoir accepter.

RANTZAU.

Et pourquoi donc ?

ÉRIC.

Pardon, je ne puis le dire... mais je voudrais être officier... je voudrais... et je ne peux m'adresser pour cela à M. de Falkenskiöld. (*A la reine.*) Je venais donc supplier votre majesté de vouloir bien solliciter pour moi une lieutenance, n'importe dans quelle arme, dans quel régiment. Je jure que la personne à qui je devrai une pareille faveur n'aura jamais à s'en repentir, et que les jours qui me restent lui seront dévoués.

LA REINE, *vivement.*

Dites-vous vrai ? Ah ! s'il ne tenait qu'à moi, dès aujourd'hui, avant ce soir vous seriez nommé ; mais j'ai en ce moment peu de crédit ; je suis aussi dans la disgrâce.

ÉRIC.

O ciel ! est-il possible !.. alors je n'ai plus qu'à mourir.

RANTZAU , *passant près de lui.*

Ce serait grand dommage surtout pour vos amis , et comme d'aujourd'hui je suis de ce nombre...

ÉRIC.

Qu'entends-je ?

RANTZAU.

J'essaierai , à ce titre , d'obtenir de mon sévère collègue...

ÉRIC , *avec transport.*

Ah ! monseigneur , je vous devrai plus que la vie ! (*Avec joie.*) Je pourrai donc me servir de mon épée... comme un gentilhomme !... Je ne serai plus le fils d'un marchand , et si l'on m'insulte , j'aurai le droit de me faire tuer.

RANTZAU , *avec reproche.*

Jeune homme...

ÉRIC , *vivement.*

Ou plutôt c'est à vous que je dois compte de mon sang , c'est à vous d'en disposer , et tant qu'il en restera une goutte dans mes veines , vous pouvez la réclamer ; je ne suis pas un ingrat.

RANTZAU.

Je vous crois , mon jeune ami , je vous crois. (*Lui montrant la table à droite.*) Écrivez votre demande , je la ferai approuver tout à l'heure par Falkenskiel que je trouverai au conseil. (*À la reine pendant qu'Eric s'est mis à la table.*) Voilà un cœur chaud et généreux , une tête capable de tout !

LA REINE.

Vous croyez donc à celui-là ?

RANTZAU.

Je crois à tout le monde... jusqu'à vingt ans..... Passé cet âge-là , c'est différent.

LA REINE.

Et pourquoi ?

RANTZAU.

Parce qu' alors ce sont des hommes !

LA REINE.

Vous pensez donc qu'on peut compter sur lui et que pour soulever le peuple, par exemple, ce serait l'homme qu'il faudrait...

RANTZAU.

Non... il y a dans cette tête-là autre chose que de l'ambition, et à votre place... mais après cela votre majesté fera ce qu'elle voudra. Notez bien que je ne vous conseille pas, que je ne conseille rien. (*Eric a achevé sa pétition et la présente au comte de Rantzau. En ce moment on entend Ratou crier en dehors :*) C'est inconcevable !.. c'est inouï !

ÉRIC.

Ciel ! la voix de mon père !...

RANTZAU.

Cela se trouve à merveille.

ÉRIC.

Non, monseigneur, non, je vous en conjure, qu'il n'en sache rien.

Pendant ce temps, la Reine a traversé le théâtre à gauche, et Rantzau lui avance un fauteuil.

SCENE VIII.

RANTZAU, LA REINE *assise*, RATON, ÉRIC.RATON, *entrant en colère*.

C'est-à-dire que si je n'étais pas dans le palais du roi, et si je ne savais pas le respect qu'on lui doit, ainsi qu'à ses huissiers....

ÉRIC, *allant au-devant de lui et lui montrant la reine*.

Mon père...

RATON.

Dieu ! la reine !...

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, messire Raton Burkenstaf ?

RATON.

Pardon, madame, je suis désolé, confus, car je sais que l'étiquette défend de se mettre en colère dans une résidence royale et surtout devant votre majesté ; mais après l'affront que l'on vient de faire dans ma personne à tout le commerce de Copenhague que je représente....

LA REINE.

Comment cela ?

RATON.

Me faire attendre deux heures un quart dans une antichambre, moi et mes étoffes... moi Raton de Burkenstaf, syndic des marchands, pour m'envoyer dire par un huissier : Revenez un autre jour, mon cher, la reine ne peut pas voir vos étoffes, elle est indisposée.

RANTZAU.

Est-il possible ?

RATON.

Si c'eût été vrai, rien de mieux, j'aurais crié vive la reine !... (*A demi-voix.*) mais apprenez... et je peux, je crois, m'exprimer sans crainte devant votre majesté ?

LA REINE.

Certainement.

RATON.

Apprenez qu'en ce moment, de la fenêtre de l'antichambre où j'étais et qui donnait sur le parc intérieur, j'apercevais la reine se promenant gaîment, appuyée sur le bras du comte Struensée.

LA REINE.

Vraiment ?...

RATON.

Et riant avec lui aux éclats... de moi sans doute.

RANTZAU, *avec un grand sérieux.*

Oh ! non, non ; par exemple, je ne puis pas croire cela !

RATON.

Si, monsieur le comte ! j'en suis sûr ; et au lieu de railler un syndic, un bourgeois respectable qui paie exactement à l'état sa patente et ses impôts, le ministre et la reine feraient mieux de s'occuper, l'un des affaires du royaume, et l'autre de celles de son ménage, qui ne vont pas déjà si bien.

ÉRIC.

Mon père... au nom du ciel...

RATON.

Je ne suis qu'un marchand, c'est vrai ! mais tout ce qui se fabrique chez moi m'appartient ; mon fils d'abord, que voilà ; car ma femme Ulrique Marthe, fille de Gelastern, l'ancien bourguemestre, est une honnête femme qui a toujours marché droit, ce qui est cause que je marche le front levé ; et il y a bien des princes qui n'en peuvent pas dire autant.

RANTZAU, avec dignité.

Monsieur Burkenstaf...

RATON.

Je ne nomme personne.... Dieu protège le roi ! mais pour la reine et pour le favori...

ÉRIC.

Y pensez-vous ! si l'on vous entendait ?

RATON.

Qu'importe ? je ne crains rien ! je dispose de huit cents ouvriers... Oui, morbleu, je ne suis pas comme mes confrères qui font venir leurs étoffes de Paris ou de Lyon ; je fabrique moi-même, ici, à Copenhague, où mes ateliers occupent tout un faubourg, et si l'on voulait me faire un mauvais parti, si l'on m'osait toucher à un cheveu de la tête... jour de Dieu... il y aurait une révolte dans la ville !

RANTZAU, vivement.

Vraiment ! (*A part.*) C'est bon à savoir (*Pendant qu'Eric prend son père à l'écart et tâche de le calmer, Rantzau qui est debout à gauche, près du fauteuil de la reine, lui dit à demi-*

BERTRAND ET RATON,
voix, en lui montrant Raton.) Tenez, voilà l'homme qu'il vous
 faut pour chef.

LA REINE.

Y pensez-vous ! un important, un sot !

RANTZAU.

Tant mieux ! un zéro bien placé a une grande valeur ; c'est
 une bonne fortune qu'un homme pareil à mettre en avant ; et
 si je m'en mêlais, si j'exploitais ce négociant-là, il me rap-
 porterait cent pour cent de bénéfice.

LA REINE, *à demi-voix.*

Vous croyez ? (*Se levant et s'adressant à Raton.*) M. Raton
 Burkenstaf....

RATON, *s'inclinant.*

Madame !

LA REINE.

Je suis désolée que l'on ait manqué d'égards envers vous ;
 j'honore le commerce, je veux le favoriser, et si à vous per-
 sonnellement je puis rendre quelques services..

RATON.

C'est trop de bontés ; et puisque votre majesté daigne m'y
 encourager, il est une faveur que je sollicite depuis long-
 temps, le titre de marchand de soieries de la couronne.

ÉRIC, *le tirant par son habit.*

Mais ce titre appartient déjà à maître Revantlow, votre
 confrère.

RATON.

Qui n'exerce pas, qui se retire des affaires, qui n'est plus
 assorti... et quand ce serait un passe-droit, une faveur, tu
 as entendu, que sa majesté voulait favoriser le commerce,
 et j'ose dire que j'y ai des droits ; car par le fait, c'est moi
 qui suis le fournisseur de la cour. Je vends depuis long-temps
 à votre majesté, je vendais à la reine Mathilde... quand elle
 n'était pas indisposée ; j'ai vendu ce matin à son excellence
 M. le comte de Falkenskiold, ministre de la guerre, pour le
 prochain mariage de sa fille....

ÉRIC, *vivement.*

De sa fille.... elle se marie !

RANTZAU, *le regardant.*

Oui, sans doute ! au neveu du comte de Gœlher, notre collègue.

ÉRIC.

Elle se marie !

RATON.

Qu'est-ce que cela te fait ?

ÉRIC.

Rien !... j'en suis content pour vous.

RATON.

Certainement, une belle fourniture ; d'abord les robes de noces et tout l'ameublement en lampas, et quinze-seize, façon de Lyon, le tout sortant de nos fabriques : c'est fort, c'est moelleux, c'est brillant....

RANTZAU.

J'aperçois Falkenskiëld, il se rend au conseil.

LA REINE.

Ah ! je ne veux pas le voir. Adieu comte, adieu M. Burkenstaf ; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RATON.

Je serai nommé... je cours chez moi l'apprendre à ma femme ; viens-tu, Éric ?

RANTZAU.

Non, pas encore !... j'ai à lui parler. (*A Éric, pendant que Raton sort par la porte du fond.*) Attendez, là, (*Il lui montre la coulisse à gauche.*) dans cette galerie, vous aurez sur-le-champ la réponse du comte.

ÉRIC, *s'inclinant.*

Oui, monseigneur.

SCENE IX.

RANTZAU, FALKENSKIELD, *sortant de la porte à droite.*

FALKENSKIELD, *entrant en rêvant.*

Struensée a tort! il est trop haut maintenant pour avoir rien à craindre, et il peut tout oser. (*Apercevant Rantzau.*) Ah! c'est vous, mon cher collègue, voilà de l'exactitude!

RANTZAU.

Contre mon ordinaire... car j'assiste rarement au conseil.

FALKENSKIELD.

Et nous nous en plaignons.

RANTZAU.

Que voulez-vous, à mon âge...

FALKENSKIELD.

C'est celui de l'ambition, et vous n'en avez pas assez.

RANTZAU.

Tant d'autres en ont pour moi!... De quoi s'agit-il aujourd'hui!

FALKENSKIELD.

La reine présidera le conseil, et l'on s'occupera d'un sujet assez délicat. Il règne dans ce moment un laisser-aller, une licence...

RANTZAU.

A la cour?

FALKENSKIELD.

Non, à la ville. Chacun parle tout haut sur la reine, sur le premier ministre. Moi, je serais pour des moyens forts et énergiques. Struensée a peur; il craint des troubles, des soulèvemens qui ne peuvent exister; et en attendant, l'audace redouble: il circule des chansons, des pamphlets, des caricatures.

RANTZAU.

Il me semble cependant qu'attaquer la reine est un crime

de lèse-majesté, et dans ce cas-là la loi vous donne des pouvoirs...

FALKENSKIELD.

Dont il faut user. Vous avez raison.

RANTZAU.

Mon Dieu ! un bon exemple, et tout le monde se taira. Vous avez entre autres un mécontent, un bavard, homme de tête et d'esprit, et d'autant plus dangereux que c'est l'oracle de son quartier.

FALKENSKIELD.

Et qui donc ?

RANTZAU.

On me l'a cité ; mais je me brouille avec les noms... Un marchand de soieries... au *Soleil-d'Or*.

FALKENSKIELD.

Raton Burkenstaf ?

RANTZAU.

C'est cela même !... Après cela, est-ce vrai ? je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui l'ai entendu...

FALKENSKIELD.

N'importe, les renseignements qu'on vous a donnés ne sont que trop exacts, et je ne sais pas pourquoi ma fille prend toujours chez lui toutes ses étoffes.

RANTZAU, *vivement*.

Bien entendu qu'il ne faudrait lui faire aucun mal... un ou deux jours de prison...

FALKENSKIELD.

Mettons-en huit.

RANTZAU, *froidement*.

Comme vous voudrez.

FALKENSKIELD.

C'est une bonne idée.

RANTZAU.

Qui vient de vous ; et je ne veux pas auprès de la reine vous en ôter l'honneur.

FALKENSKIELD.

Je vous en remercie, cela terminera tout. Un service à vous demander...

RANTZAU.

Parlez.

FALKENSKIELD.

Le neveu du comte de Gæther, notre collègue, va épouser ma fille, et je le propose aujourd'hui pour une place assez belle qui lui donnera entrée au conseil. J'espère que de votre part sa nomination ne souffrira aucune difficulté.

RANTZAU.

Et comment pourrait-il y en avoir ?

FALKENSKIELD.

On pourrait objecter qu'il est bien jeune...

RANTZAU.

C'est un mérite à présent... c'est la jeunesse qui règne, et la reine ne peut lui faire un crime d'un tort qu'elle-même aura si long-temps encore à se reprocher.

FALKENSKIELD.

Ce mot seul la décidera ; et l'on a bien raison de dire que le comte Bertrand de Rantzau est l'homme d'état le plus aimable, le plus conciliant, le plus désintéressé...

RANTZAU, *tirant un papier.*

J'ai une petite demande à vous faire, une lieutenance qu'il me faut...

FALKENSKIELD.

Je l'accorde à l'instant.

RANTZAU, *lui montrant le papier.*

Voyez auparavant...

FALKENSKIELD, *passant à gauche.*

N'importe pour qui ? dès que vous le recommandez. (*Lisant.*) O Ciel !... Éric Burkenstaf... Cela ne se peut...

RANTZAU, *froidement et prenant du tabac.*

Vous croyez ; et pour quoi ?

FALKENSKIELD, *avec embarras.*

C'est le fils de ce séditieux, de ce bavard.

RANTZAU.

Le père, oui, mais le fils ne parle pas; il ne dit rien, et ce sera au contraire une excellente politique de placer une faveur à côté d'un châtement.

FALKENSKIELD.

Je ne dis pas non; mais donner une lieutenance à un jeune homme de vingt ans.

RANTZAU.

Comme nous le disions tout à l'heure, c'est la jeunesse qui règne à présent.

FALKENSKIELD.

D'accord; mais ce jeune homme, qui a été dans les magasins de son père, et puis dans mes bureaux, n'a jamais servi dans le militaire.

RANTZAU.

Pas plus que votre gendre dans l'administration. Après cela, si vous croyez que ce soit un obstacle, je n'insiste plus; je respecte vos avis, mon cher collègue, je les suivrai en tout... (*Avec intention.*) Et ce que vous ferez, je le ferai.

FALKENSKIELD, *à part.*

Morbleu! (*Haut et cherchant à cacher son dépit.*) Vous faites de moi ce que vous voulez, et j'examinerai, je verrai.

RANTZAU, *d'un air dégagé.*

Quand il vous conviendra, aujourd'hui, ce matin; tenez, avant le conseil, vous pouvez m'en faire expédier le brevet.

FALKENSKIELD.

Nous n'avons pas le temps... il est deux heures...

RANTZAU, *tirant sa montre.*

Moins un quart.

FALKENSKIELD.

Vous retardez...

RANTZAU, *causant avec lui en remontant le théâtre.*

Non pas, et la preuve c'est que j'ai toujours su arriver à l'heure.

FALKENSKIELD, *souriant.*

Je m'en aperçois. (*D'un air aimable.*) Nous vous verrons ce soir... chez moi, à dîner?

RANTZAU.

Je n'en sais rien encore, je crains que mes maux d'estomac ne me le permettent pas... mais en tout cas je serai exact au conseil, et vous m'y retrouverez.

FALKENSKIELD.

J'y compte.

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE X.

ÉRIC, RANTZAU.

Éric s'est montré à gauche pendant que Rantzau et Falkenskiel remontaient le théâtre.

ÉRIC.

Eh bien! monsieur le comte... je sèche d'impatience...

RANTZAU, *froidement.*

Vous êtes nommé, vous êtes lieutenant.

ÉRIC.

Est-il possible!

RANTZAU.

A la sortie du conseil j'irai chez votre père choisir quelques étoffes, et je vous porterai moi-même votre brevet.

ÉRIC.

Ah!... c'est trop de bontés.

RANTZAU.

Un avis encore que je vous donne, à vous, sous le sceau du secret. Votre père est imprudent... parle trop haut... cela pourrait lui attirer de fâcheuses affaires...

ÉRIC.

O ciel!... en voudrait-on à sa liberté?

RANTZAU.

Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, vous voilà avertis... vous et vos amis, veillez sur lui... et surtout du silence.

ÉRIC.

Ah! l'on me tuerait plutôt que de m'arracher un mot qui pourrait vous compromettre. (*Prenant la main de Rantzau.*) Adieu... adieu, monseigneur.

Il sort.

RANTZAU.

Brave jeune homme!... qu'il y a là de générosité, d'illusions et de bonheur! (*Avec tristesse.*) Ah! que ne peut-on rester toujours à vingt ans!... (*Souriant en lui-même.*) Après tout, c'est bien vu!... on serait trop aisé à tromper... Allons au conseil!

Il sort.